

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 110 (2007)

Artikel: La place du religieux et de la croyance dans notre société : notes incomplètes et personnelles d'une étudiante
Autor: Yldirim, Gülsen
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-685058>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La place du religieux et de la croyance dans notre société

Notes incomplètes et personnelles d'une étudiante

Gülşen Yildirim

« Le XXI^e siècle sera religieux ou il ne sera pas » a dit André Malraux, et il avait sûrement raison car, sous une forme ou sous une autre, la religion aujourd'hui est présente partout et elle est un sujet attractif et particulièrement actuel. Elle intrigue et révolte. En cherchant, en feuilletant magazines et journaux, une caractéristique de notre époque ressort : la soif de spiritualité qui habite le monde, et principalement le monde occidental, dont les repères ont été en partie remplacés par la carrière brillante, la recherche de biens matériels, la technologie ou encore l'économie. Tous les livres qui portent sur la spiritualité et sur une philosophie accessible à tous – on pense à Eric-Emmanuel Schmitt, à Paulo Coelho ou encore au grand succès de Brown, le *Da Vinci Code* – en sont également des preuves. Les sectes s'accroissent et attirent de plus en plus de personnes. Que recherchent les gens dans les sectes qu'ils ne trouvent pas dans une Eglise traditionnelle ? Quant à elle, la chrétienté semble changer de ton, elle paraît plus clémente sur des questions qui auparavant amenaient de grands débats et semble par ailleurs faire des compromis, n'hésitant parfois pas à changer sa morale afin de s'adapter à la société. On assiste d'autre part à un intérêt croissant pour l'« exotisme » religieux et pour toutes ces tendances – Bouddhisme, ésotérisme, arts divinatoires – perçues comme attrayantes et à la mode¹.

Réactions contradictoires face à cette nouvelle spiritualité, certains doutent que la religion soit encore cette entité capable de donner des réponses à certaines questions existentielles universelles et intemporelles : « D'où viens-je ? Où vais-je ? Quel est le sens de la vie et son but ? » Et lorsqu'il est en proie au désespoir, à l'injustice et à la tristesse, l'homme a parfois la drôle de réaction d'en vouloir à des forces invisibles, Dieu ou autres. Ce besoin est interprété par certains comme irresponsable. « Les hommes ont toujours fabulé pour éviter de regarder le réel en face. [...] La théologie donne des réponses magiques, fictives ou illusives aux questions qu'on se pose² » dit le philosophe Michel Onfray, auteur de l'ouvrage *Traité d'athéologie*. Ainsi, les défenseurs de

la rationalité et de la raison pure pensent être immunisés contre la croyance et ses effets.

Mais cela est-il seulement possible? Un homme peut-il ne pas croire et raisonnablement vivre? Les multiples mouvements et courants de pensée religieux, qui sont le résultat de croyances, nous ont bien montré que l'homme semble avoir fondamentalement besoin de croire. Pourquoi? Pourquoi avoir besoin de croyances et de convictions pour avancer, atteindre ses propres objectifs et trouver des réponses satisfaisantes? Par-dessus tout, de quel genre de croyances avons-nous besoin? Pour nous qui vivons l'ère de l'inconstance et de la crédulité, la question est de poids.

Les religions traditionnelles délaissées?

Par «religions traditionnelles», j'entends parler des grandes religions qui sont ancrées dans un pays depuis des siècles, c'est-à-dire institutionnalisées et qui sont le point de départ de petits groupements: le Christianisme, l'Islam, le Bouddhisme, l'Hindouisme et le Judaïsme.

Par rapport aux Eglises évangéliques de souche réformée, souvent qualifiées de «sectes» dans nos régions, l'Eglise catholique est en perte de vitesse en terme de fréquentation des offices. Les chrétiens suisses, protestants et catholiques confondus, admettent qu'ils sont membres d'une Eglise ou d'une communauté religieuse parce qu'ils ont été élevés ainsi³. Ils accordent plus d'importance à la tradition et aux trois événements principaux d'une vie dont la religion se charge: naissance, mariage, enterrement. Mais peut-on dire que la religion catholique est délaissée quand on voit le nombre de personnes qui se réunissent au Vatican chaque dimanche?

Si l'on aborde les religions orientales, il faut remarquer que même si le Bouddhisme ou l'Islam attirent de plus en plus de monde aujourd'hui, ces confessions sont aussi délaissées par leurs propres membres, c'est-à-dire par les familles originaires de pays à prédominance bouddhiste ou musulmane pour lesquels la religion est plus une affaire de respect des traditions et des coutumes qu'une quête spirituelle. C'est un Islam falsifié ou gangrené de coutumes et de lois absurdes, qui n'ont bien souvent pas de fondement dans le Coran, que des musulmans déracinés pratiquent. Il existe nombre de musulmans qui se disent non pratiquants et qui ne voient pas la nécessité d'enseigner l'Islam à leurs enfants. En revanche, ils perpétuent, en Suisse, les coutumes apprises au pays et en famille.

Si l'on parle du délaissement des églises en tant que phénomène caractéristique de notre époque, c'est qu'il existe des causes. Dans son

livre *La force de conviction*, Jean-Claude Guillebaud donne des explications et évoque non seulement le délaissement de la religion mais aussi un phénomène de décroissance. Pour évoquer quelques causes, nous pourrions parler de la perception de l'histoire que nous avons et au cours de laquelle les institutions, Eglises et Gouvernements, n'ont pas tenu des places très glorieuses. Les Etats ont enflammé le patriotisme et les Eglises ont soutenu les actes de barbarie commis par les armées en leur donnant la bénédiction de Dieu. Des valeurs telles que le sacrifice à Dieu et à la patrie n'ont plus été et ne sont pas encore reçues favorablement par la majorité, parce que dans le passé elles ont encouragé le racisme et ces souvenirs ne doivent rester que des souvenirs. De plus, les hommes n'ont pas su tenir compte de leurs erreurs passées.

L'exemple du génocide rwandais qui a fait plus d'un million de victimes tutsies le prouve. Ce pays, selon le *National Catholic Reporter*, compte 70% de catholiques.⁴ *L'Observer*, un journal britannique, explique: «Au cours des années 30, les catholiques ont favorisé l'aristocratie tutsie, tandis que les protestants se sont rangés du côté de la majorité hutue opprimée. En 1959, les Hutus se sont emparés du pouvoir et ont rapidement bénéficié de l'appui des catholiques et des protestants. Ceux-ci continuent d'apporter un puissant soutien aux Hutus.»⁵ En fait, au Rwanda ou ailleurs, les Eglises de la chrétienté agissent de la même manière. Jean-Paul II a déclaré à ce sujet: «La lutte de la nation africaine se traduit par un véritable génocide dont même les catholiques sont, malheureusement, responsables.»⁶ *Le Monde* a rapporté les paroles d'un prêtre qui constatait avec tristesse: «Ils se massacrent en oubliant qu'ils sont frères.» Un autre prêtre rwandais a avoué: «Des chrétiens ont été tués par d'autres chrétiens, après un siècle de sermons sur l'amour et le pardon. C'est un échec. [...] Comment éviter de penser, par exemple, que les Tutsis et les Hutus, qui se font la guerre au Burundi et au Rwanda, ont été formés par les mêmes missionnaires chrétiens et fréquentent les mêmes églises?»⁷

Ainsi la dégradation de la situation mondiale, à laquelle les institutions ont pris part, a amené le désenchantement, la déception et la désillusion. Il n'est donc pas étonnant de voir les gens perdre la confiance qu'ils avaient en leur Eglise. Ainsi «la conviction ou la foi, explique Guillebaud, sont vus comme des handicaps.» Les convictions font souffrir et elles sont aussi à la base des idéologies qui ont fait trop de mal. A notre époque, la tolérance est posée sur un piédestal et nous avons remplacé les convictions par les choix. Ce qui compte est l'authenticité personnelle, plus personne ne doit être écrasé sous le poids des convictions propagées par les institutions. Mais cet état d'esprit a-t-il comblé le vide créé par le monde de l'évidence, de la raison et de la rationalité dans lequel nous vivons?

De la croyance à la crédulité

Ce monde que je viens de décrire semble avoir pris ses racines il y a près de quarante ans, en 1968, lorsque les multiples soulèvements estudiantins ont appelé au rejet des institutions, provoquant des bouleversements économiques, scientifiques et politiques qui ont marqué la société tout entière. «La croyance crée la discorde alors que la raison unit et pacifie,»⁸ pense-t-on. Ainsi notre monde a fait appel à la raison et a banni la croyance. Enfin, le croyait-on...

C'est en effet vers les années 1980 qu'un vaste mouvement a fait son apparition: le *New Age*. Son effet a été de réveiller le besoin de mysticisme, de magie, de surréalisme, d'impossible et d'irrationnel dans nos vies. Le monde décroyant d'antan laissait sa place à un monde foncièrement crédule. Pour expliquer cet effet tire-bouchon, «la brutale détente d'un ressort qui aurait été trop comprimé»⁹, Cyril Dépraz, dans son interview à Roland Campiche, évoquait un «ras-le-bol d'une société en manque de réponses et axée sur le matériel, la réussite et le progrès»¹⁰ créé parce que les questions existentielles ont malgré tout subsisté et sont restées sans réponses trop longtemps. Il semblerait effectivement que la technologie et le progrès ne remplacent pas les questions spirituelles de l'homme. «Le progrès est rétrograde, [...] ce qu'outils et objets déverrouillent, nos œuvres et mémoires le referment.»¹¹ Régis Debray explique ici le déséquilibre qui existe entre l'apport matériel et l'apport spirituel. Il indique que «la carte bleue ne peut pas rendre obsolète la carte d'identité» comme l'auraient souhaité les économistes. Il n'est pas possible que notre besoin de racines et d'espoir soit remplacé par des biens que nous acquérons. Tôt ou tard ce besoin se manifestera et nous aurons à cœur de trouver des réponses sur nos origines et sur notre avenir. C'est pour cette raison que nous cherchons des croyances.

Mais avec le *New Age* est-il encore possible de parler de *croyances*? Dans le Petit Robert, le mot croyance est lié à des mots comme la certitude, la conviction, la confiance, la foi. Or le *New Age* a introduit une multitude et une diversité de pistes afin de trouver la vérité. Il fait appel à toutes sortes d'anciennes superstitions et a ainsi engendré la crédulité, qui est le fait de croire trop facilement. Comme le dit Gérard Mendel: «La libération au moins partielle de l'individu n'a pas placé celui-ci devant le «rien» du nihilisme philosophique, mais au contraire devant un «trop». Guillebaud ajoute encore: «Au-delà de ce qu'on appelle trop vite le «retour du religieux», on constate une prolifération d'adhésions à la magie, de superstitions enfantines, d'intégrismes étroits, d'activismes sectaires, de fétichismes pittoresques.»

D'après Guillebaud et Mendel, la prétendue religiosité que vit notre époque semble plus être un besoin de consolation. Mais voyons com-

ment concrètement les gens ont trouvé des moyens de satisfaire leur spiritualité, à court ou à long terme.

A la recherche de la satisfaction spirituelle dans...

... le syncrétisme

Le religieux hors-piste, la religion à la carte sont pour ainsi dire synonymes du phénomène que l'on appelle plus communément le syncrétisme. Pour illustrer encore ce dernier, nous pourrions penser à un buffet où les mets sont des croyances et où chacun se sert à sa guise. Voilà donc un moyen extrêmement commode de rechercher une voie spirituelle. S'intéresser à toutes sortes de confessions apparaît comme un signe d'ouverture, ce qui renforce un peu plus encore le phénomène de mode.

Cette attitude syncrétique s'explique par la croyance de beaucoup de personnes que bon nombre de religions se rejoignent ou du moins prêchent le même message. D'ailleurs, 90% des citoyens américains affirment que toutes les religions ont une part de vrai.¹² Comment sont-ils arrivés à cette conclusion? Peut-être en cherchant les points de convergences entre plusieurs religions.

Par exemple ce verset tant connu: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même.» Ce commandement se trouve à la fois dans la *Bible* chrétienne et la *Torah* juive. Toutes deux monothéistes, Christianisme et Judaïsme sont des religions qui considèrent qu'en plus des nombreux actes de bonté envers le prochain, l'amour de ce dernier est indispensable. Dans la *Bible*, ce commandement contenu dans l'Ancien Testament est repris par le Christ dans les Evangiles: «Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent.»¹³ Puisque juifs et chrétiens veulent obéir aux commandements divins, ils se sentent poussés à aimer ceux qui les entourent, le «prochain», ce qui dans les deux religions englobe des gens de toutes catégories et statuts sociaux.

Dans le *Coran*, cet amour du prochain n'est pas explicitement mentionné. Néanmoins, toutes sortes d'actions traduisent l'amour du prochain, que ce soit dans la famille ou encore en affaires: «Rends à tes proches ce qui leur est dû, ainsi qu'au pauvre et au voyageur. [...] Quand vous mesurez, remplissez la mesure. Pesez avec une balance juste. Cela vaut mieux et c'est plus beau... »¹⁴ Cependant aucun commandement général n'existe, qui engloberait toutes les autres lois.

Entre les trois confessions déjà évoquées, un autre point commun existe: la place de Dieu et ses pouvoirs. Que ce soit chez les musulmans, chez les chrétiens ou les juifs, Dieu détient une place prépondérante et unique. La *Sourate* 17,23 dit: «Ne mets point d'autres dieux à côté de Dieu.» La *Torah*: «C'est Yahvé seul que tu dois adorer.» La *Bible*: «Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul» ou Dieu «est jaloux» dans le sens qu'il n'accepte aucune concurrence avec d'autres dieux.

Dans ces trois confessions, Dieu est unique et détient l'autorité suprême, Il est clément et miséricordieux et Lui seul mérite une totale adoration. L'amour du prochain est présent, bien que sous des formes sensiblement différentes. L'hospitalité, la bonté, la justice et l'humilité sont des valeurs fortes.

Si ces mêmes valeurs se retrouvent dans le Bouddhisme, la place de Dieu est perçue différemment. Bhikkhu Subhadra, auteur de *Qu'est-ce que le bouddhisme?*, explique: «Le Bouddhisme enseigne le moyen de cultiver une bonté et une sagesse parfaites sans l'aide d'un Dieu personnel; d'acquérir la connaissance suprême sans «révélation»; d'être racheté sans racheteur, de gagner un salut dans lequel chacun est son propre sauveur.»¹⁵ Là où les trois confessions précitées s'accordent à dire qu'il n'y a pas de salut sans Dieu, le Bouddhisme affirme que l'individu a la capacité de trouver la «vérité» par lui-même et en soi-même.

La majorité des Américains a donc raison, il y a du vrai partout. A travers ces exemples sur les points de convergences entre quatre confessions, nous avons pu constater, qu'en effet ce n'est pas toujours le fond et les croyances qui changent. Ce qui diffère est la transmission des croyances et la formulation des principes, la forme en somme. Dans le Christianisme, l'on trouve énormément de célébrations, d'icônes, de traditions, de chants et les doctrines chrétiennes relèvent un peu du mystère. (Pensons par exemple aux doctrines que sont l'immortalité de l'âme et la trinité, qu'un catholique peine à expliquer clairement.) Dans le Judaïsme et l'Islam, l'enseignement se fait par l'apprentissage d'une langue, l'hébreu, l'arabe et autres. Toutes les célébrations commémoratives comme le Hanoukka ont bien sûr une place très importante. Pourquoi donc ne pas mélanger plusieurs confessions afin d'arriver à une religion ultra-personnelle, sans toutes les contraintes d'une religion institutionnalisée? Le fait de trouver des principes proches de ceux qui nous ont été inculqués dès notre jeune âge mais avec des approches différentes et facilitées attire les gens. Toutefois, nous verrons par la suite qu'un tel «vagabondage» spirituel est peut-être plus nuisible que salutaire. Considérons pour l'instant d'un peu plus près les religions orientales qui exercent un attrait croissant en Europe et dont les différences de perception de la spiritualité et de la vie sont peut-être à l'origine de leur succès.

... les religions «exotiques» ou orientales

Phénomène courant, beaucoup s'intéressent moins à ce qui les touche de plus près. Beaucoup ne connaissent pas la région qu'ils habitent ou ne jugent pas nécessaire de s'y intéresser. Il en est de même avec la religion. Qui connaît la plupart des fêtes religieuses qui nous valent de nombreux jours de congés, surtout dans notre Jura catholique? Ainsi, beaucoup délaissent l'Eglise de leur famille pour s'intéresser à celle des pays lointains, d'un ailleurs qui semble meilleur.

C'est, je pense, ce qui attire un chrétien vivant dans un milieu occidental vers des confessions exotiques. Une telle manière de concevoir la spiritualité permet d'autres approches: on pense particulièrement au Bouddhisme dont une des caractéristiques est la participation active que prend le corps à la quête spirituelle. Le corps est absent des trois autres religions précitées où seuls le cœur et l'esprit sont impliqués dans la spiritualité. Le temps et l'espace sont extensibles à l'infini, l'âme de l'homme se réincarne et laisse donc une trace de lui quelque part. L'éternel retour est l'idée clé du Bouddhisme. A l'opposé, dans la confession chrétienne, le seul destin des humains est d'aller soit au ciel soit en enfer qui, soit dit en passant, selon les termes originaux, Shéol en hébreu et Hadès en grec, ne désigne pas un lieu de tourments éternels mais tout simplement la tombe¹⁶. Ce ne sont pas des perspectives très attirantes par rapport à ce que promet le Bouddhisme. Cette vision n'offre pas beaucoup d'espoir, pas de seconde ou troisième vie, même si la *Bible* donne une espérance au sujet de la mort, à savoir la résurrection. Cette dernière ne semble cependant pas être prise très au sérieux.

La vision de la réalité est aussi tout autre dans la pensée bouddhiste. Il faut l'accepter telle qu'elle est et c'est l'homme qui doit s'adapter au monde. Il ne peut que changer son approche et son regard face au monde, puisqu'il ne peut pas changer le monde. «Il vaut mieux croire au présent qu'à l'avenir, car à chaque fois qu'on a voulu s'occuper de l'avenir ça a foiré,»¹⁷ se disent inconsciemment ou sciemment les gens. En effet, comment croire encore à l'avenir? Ce que désiraient les dictateurs du siècle passé, Lénine, Staline, Hitler ou encore Mussolini, était le bien de leur peuple. Où ont mené ces buts louables sinon à la mort de millions de personnes qui croyaient à la promesse de leur chef de faire d'eux des hommes libres? Beaucoup sont alors découragés par l'espérance. On n'y croit plus. Selon la confession bouddhiste, les hommes devraient se résigner à accepter le monde dans lequel ils vivent et à en avoir une vision plus sereine, pacifique et tolérante, puisque l'espoir aurait disparu. Je trouve que c'est une vision un peu fataliste et contradictoire. Tout ce qui arrive devait arriver et l'on ne peut rien faire pour s'y opposer. C'est nier que le Bouddhisme encourage à la paix, à la tolérance et qu'il tend par

ce biais à améliorer l'humanité. Etre bouddhiste signifie adopter un état d'esprit susceptible de transformer et de changer le monde.

Ainsi l'on pense qu'adopter les attitudes cool et zen signifie être bouddhiste. C'est la «dalaï-mania...»¹⁸ ou le Bouddhisme simplifié. C'est la vision de facilité que voient les gens. A leurs yeux, penser «respect d'autrui et position zen» et suivre les quelques enseignements prodigués par le Dalaï-Lama lors des visites qu'il effectue périodiquement en Europe et lors desquelles sont organisées des journées d'enseignement, suffisent pour adhérer à la confession bouddhiste. Une telle manifestation s'est aussi déroulée à Zurich en 2005. Ce que beaucoup oublient, c'est qu'«être bouddhiste relève d'un exercice intellectuel, d'autoréflexion et d'intense méditation [...] et que cette religion n'est pas monothéiste.¹⁹» Si tous les chrétiens prenaient conscience de tout ce qu'il faut faire pour adhérer à cette religion et s'ils se rendaient compte qu'ils doivent passer d'une religion monothéiste à une religion qui a un nombre considérable de dieux, ils resteraient très certainement sur leurs positions. Entendre des maîtres spirituels bouddhistes dire: «Vous n'avez pas à devenir bouddhiste, restez ce que vous êtes» ou «je vous apprend le Bouddhisme qu'on m'a transmis, s'il le faut adaptez-le à votre environnement»²⁰ donne l'impression que n'importe qui, sans connaissances approfondies, peut devenir bouddhiste même à un niveau très superficiel. Chacun est libre. Pas besoin non plus de dieu personnel pour assurer son salut. Nous sommes donc en droit de nous demander si les bouddhistes sont alors athées? «Si par athéisme on entend signifier le rejet d'un Dieu personnel, alors nous sommes athées,» explique Bikkhu Subadra.²¹ A l'heure où l'athéisme est une religion en soi et signifie faire partie des gens éclairés, autonomes et responsables, l'argument est de poids.

Le Bouddhisme s'affiche donc par un non-prosélytisme. Personne ne doit devenir bouddhiste, mais on a la liberté de s'y intéresser et ainsi de devenir presque membre confirmé de la religion, certes à un niveau très superficiel, mais membre quand même. Cet exemple est la preuve que le rapport religion-croyant change: ce ne sont plus les gens qui s'approchent de la religion et qui s'y conforment, c'est la religion qui vient à eux et qui s'adapte. Ce phénomène est visible aussi au sein de l'Eglise catholique. Mais je reviendrai plus loin sur ce point.

... les sectes

SECTE. D'après *Le Petit Robert*, ce mot désigne premièrement «un groupe organisé de personnes qui ont la même doctrine au sein d'une religion.» Si nous continuons à lire la définition, le dictionnaire précise que la secte est spécialement «une communauté fermée, d'intention

spiritualiste, où des guides, des maîtres exercent un pouvoir absolu sur les membres.» C'est à cette deuxième définition que pensent les gens aujourd'hui lorsqu'ils entendent le mot «secte». Voilà qui est un peu plus inquiétant: le pouvoir absolu d'une personne sur un groupe. Mais si on fait l'amalgame du début de la définition et de ce qui suit, toutes les religions sont potentiellement inquiétantes, voire dangereuses. Une religion est bien un rassemblement de personnes partageant les mêmes doctrines et, qu'on le veuille ou non, représentées, dirigées par une seule personne: le Pape, le Dalai-Lama... etc. Une secte à grande échelle... D'ailleurs dans son livre *Petit lexique des idées fausses sur les religions*, Odon Vallet dit ceci: «Une religion est une secte qui a réussi, un petit groupe devenu grand, une chapelle rebaptisée Eglise.» Mais n'entendons pas par là qu'une secte a pour ambition de ne recruter qu'un petit nombre d'adeptes.

Néanmoins les sociologues marquent une différence entre la religion et la secte. La secte est une association *volontaire* (c'est moi qui souligne) de croyants en rupture avec la société et qui se sent portée par une mission. «Entrer dans une secte, c'est d'abord un choix délibéré.»²² L'Eglise est une institution religieuse bureaucratifiée, organisée par un corps de prêtres professionnels qui a un dogme codifié des textes sacrés. La différence réside donc dans ce fait: «on naît membre d'une Eglise alors qu'on adhère volontairement à une secte.»²³ Il ne faut pas oublier que les sectes n'ont parfois aucun fondement religieux. Mais le dévouement à la secte peut être qualifié de religieux. Une secte peut aussi proposer des cours sur la santé et le bien-être, auxquels il faudra être présent, contribuer financièrement, et aura finalement une influence grandissante dans la vie de la personne au point de lui faire prendre des décisions qui risquent d'engendrer de grands changements dans sa vie professionnelle et familiale, voire de la détruire.

Comment donc expliquer le succès que connaissent les sectes étant donné les dangers qu'elles présentent?

Depuis le drame de l'Ordre du Temple Solaire (OTS) survenu en 1994, un suicide collectif par incendie, les médias ne font qu'accentuer la dangerosité qu'il y a à faire partie des sectes, bien souvent «en ne faisant pas de place à la question du sens des croyances pour les adeptes.»²⁴ Comme le dit Roland Campiche, il est important de vérifier les causes d'un tel drame. Le rôle des médias est certes déterminant. En quelques heures, ils sont capables de faire le tour d'une situation, de trouver des témoins, qui par exemple dans le cas de l'OTS n'avaient rien à voir avec cette organisation. Le but est de modeler l'opinion publique par un scandale qui va évidemment révolter et marquer les esprits. «Comment peut-on faire des choses pareilles?!», pensent les gens. Les médias fondent leurs spéculations sur des documents dont ils tirent des informations, qui, sorties de leur contexte, prennent une tout autre

signification. Dans le cadre de l'OTS, ce sont plein d'informations non vérifiées qui ont été transmises: l'OTS aurait contrôlé un trafic d'armes ou de drogue, ou encore était un empire financier fondé sur le blanchiment d'argent. Toutes ces hypothèses ont été démenties dans l'enquête qui a suivi. Quand on parle des rites que suivent les adeptes, il est particulièrement facile de s'en moquer et de les ridiculiser. C'est un comportement qui «témoigne simplement d'une ignorance des gens concernant la signification de ces croyances pour les gens qui les pratiquent.»²⁵ Il est donc primordial de savoir pourquoi il y a adhésion à la secte et quels facteurs l'influencent.

Les adeptes sont des individus en pleine possession de leurs capacités psychiques qui, déçus des réponses reçues dans les religions traditionnelles, cherchent ailleurs. Bien souvent, ils sont en rupture avec la société. La plupart du temps, ils ont très peu, voire pas d'amis et sont peut-être déjà en de mauvais termes avec leur famille, situation dont il résulte une grande solitude. Il existe énormément de gens qui correspondent à ces critères. Certains sont conscients du désarroi et du désespoir qui habitent une grande partie de la société et n'ont aucun scrupule à en profiter. En effet, l'insécurité dans laquelle baigne le monde en décourage d'aucuns à mener une vie normale, préférant se cloîtrer et ne pas affronter les difficultés de la vie courante. De plus, seuls certains ne voient pas d'issue à leurs problèmes. En manque de repères fiables et stables, beaucoup ne savent plus quelle est leur place dans la famille, dans la société, n'ont pas d'objectifs, pire encore, plus d'espoir. D'où le sentiment qu'il n'y a rien à faire pour changer sa situation. Combien sont-ils à avoir perdu famille, emploi, santé et ainsi le goût de vivre? Des centaines, des milliers? Ce n'est pas parce qu'on est dépressif et pessimiste par rapport au futur de l'homme qu'on adhère à une secte, me direz-vous. C'est exact. Mais nombreux seront ceux à trouver dans la secte ce qu'ils cherchaient: des amis, une famille, et même un but à la vie. Rencontrer des gens qui ont les mêmes centres d'intérêt et la même «mission», imposée par le meneur, a quelque chose de rassurant et de réconfortant. Le seul but de l'existence devient le maintien de l'unité de la communauté. Bien sûr des lois précises, synonymes de repères, régissent la vie des membres. Le gourou devient un être exceptionnel qui sauve du faux pas et un enseignant auquel on peut faire confiance et à qui il est important de vouloir plaire. Mais gare à celui qui met en péril la communauté par un comportement contraire à ses lois car il risque l'excommunication.

Mary Anna Barbey, dans la préface de l'ouvrage de Nicole Schneider, dit: « L'histoire que voici commence au milieu des années 70. L'heure est aux utopies, à la libération du corps, à la profusion de biens matériels et de sentiments exaltés. Dans une ferme vaudoise, idyllique dit-on, un certain Guy-Claude Burger s'est fait l'apôtre du régime cru, censé guérir

tous les maux. Fruits et légumes abondent, sont magnifiques. L'homme est admiré: physicien, il a l'aura du scientifique. Musicien de renom, père de six enfants – qui mettra en doute ses dons pédagogiques, son amour du beau? [...] Ce livre ne s'est pas fait, cependant, en un jour. Pendant plusieurs années, Nicole a travaillé à rendre lisible ce récit du temps qu'elle avait passé dans la ferme du couple Burger. Nous avons partagé avec elle l'enthousiasme des débuts; nous nous sommes étonnés des amours étranges qui électrisaient – et divisaient – la communauté; nous avons vu éclater les drames de la jalousie sentimentale; assisté aux sanctions qui frappaient ceux qui étaient infidèles aux doctrines. Nous avons senti sourdre la peur. [...] A chaque nouvelle étape, Burger se heurtait à ses propres ambivalences à l'égard de l'aventure insensée qu'avait été son adhésion à la communauté. Certes, son comportement était condamnable mais... n'avait-il pas représenté une figure paternelle à l'heure où elle en avait besoin? N'avait-il pas contribué ainsi à poser les fondements de sa propre personnalité?»²⁶

Précisons que c'est seulement trente ans après avoir vécu dans une communauté que Nicole Schneider parvient, par l'écriture, à nous retransmettre son vécu, de la manière la plus complète possible, après un énorme travail sur elle-même, sur les sentiments et les besoins éprouvés à l'époque qui justifiaient son appartenance à la secte.

Si nous revenons au texte, nous retrouvons les quelques points abordés plus haut: le gourou est décrit comme un homme ayant le pouvoir de guérir tous les maux. Vivre dans la communauté est d'abord magnifique et la doctrine adoptée salvatrice. Le gourou prend ensuite une place très importante, les liens se resserrent au point de lui obéir aveuglément ou peut-être par amour. Ce texte fait aussi allusion aux sanctions administrées en cas de désobéissance. Dans le livre, lorsqu'un membre de la secte fait connaître sa décision de quitter le bateau, le gourou «frappe parfois, menace et maudit.»²⁷

La première phrase «L'heure est aux utopies, à la libération du corps, à la profusion de biens matériels et de sentiments exaltés» est fort intéressante. Mary Anna Barbey essaye peut-être de donner une première explication au choix de Nicole Schneider d'adhérer à la secte, en disant que ce choix doit être remis dans le contexte de l'époque. Cela joue certainement un rôle. Mais notre monde ne semble pas s'être libéré de ses utopies et il est plus attaché qu'auparavant à la recherche et à l'accumulation de biens matériels. Notre époque, malgré les apparences, n'est pas si rationaliste que le pensent les scientifiques. Nombre de gens font appel à ce qui dépasse l'entendement et sont à la recherche de ce qui est irrationnel.

Ce qui explique effectivement que, même si la doctrine de la secte n'a rien à voir avec le religieux, la secte fait appel à un «religieux plus diffus qui se manifeste de façon extraordinaire, hors cadre.»²⁸ Cette

conception beaucoup plus large du «religieux» repose sur les relations «religion-corps, religion-santé, religion-nature.²⁹» Dans l'exemple de Nicole Schneider, la doctrine était celle de l'instinctothérapie où le corps est très impliqué dans la recherche des énergies. «Le regard s'est modifié et élargi, d'où cette focalisation sur l'exceptionnel, le particulier, le hors normes, qui rompt avec l'image conventionnelle et un peu ronronnante qu'on se faisait auparavant du religieux,³⁰» ajoute Roland Campiche. C'est un fait: aujourd'hui l'homme ne veut plus entendre parler des aspects ennuyeux de la religion. Il lui faut du spectacle, de l'extraordinaire et si possible une confession pas trop exigeante, voire laxiste.

Le tout pour le tout

« Créativité » semble être un mot important parmi les religions et particulièrement dans le Christianisme. Toutes se tournent vers un public en quête de sensations, de messages de solidarité, de paix et d'espoir: la jeunesse. Toutes veulent plaire et c'est précisément ce que leur reprochent nombre d'intellectuels et de philosophes.

En 2005, à Cologne, plus d'un million de jeunes se sont rendus aux Journées mondiales de la Jeunesse (JMJ) pour écouter la messe du Pape Benoît XVI qui déclara: «Ces entretiens sont des jalons importants sur la route du dialogue et de la coopération dans notre engagement commun à bâtir un avenir plus juste et fraternel. Un avenir plus authentiquement humain. [...] Qu'autant de gens se soient déplacés pour rencontrer le successeur de Pierre est un signe de la vitalité de l'Eglise.»³¹

Le même genre de rassemblement s'est tenu à Taizé en juin 2006, lors du «Concile œcuménique des jeunes» organisé depuis 1974 par Frère Roger, assassiné en 2005. En juin 2006, l'aumônerie du Lycée cantonal de Porrentruy a organisé le voyage jusqu'à Taizé. Il n'était pas nécessaire d'être chrétien pour y participer ou de croire en Dieu. C'est plus par ouverture d'esprit, par envie de découvrir et de rencontrer d'autres jeunes d'autres pays dans un même esprit, que les jeunes s'y rendent. Des chants et des discussions sont organisés. «C'est presque pas religieux, mais l'ambiance est sympa» ou encore «je ne suis pas plus croyant maintenant qu'avant», sont les échos de ces journées que l'on entend au Lycée. C'est à se demander si le chef de l'Eglise n'est pas un peu trop optimiste en parlant de «vitalité.» Si l'Eglise est si pleine de vitalité, pourquoi tenter tout et n'importe quoi pour attirer des fidèles?

Pour prendre un exemple, lors du Mondial de football 2006, les églises allemandes proposaient à la population de voir les matches sous des tentes avec écrans géants.³² Pendant la mi-temps, des messages religieux étaient transmis: «J'aimerais demander la bénédiction de Dieu pour vous tous, et aussi pour la sécurité de notre pays.» Sur une scène,

des musiciens salutistes mettent un peu d'ambiance. Pour les religieuses qui tiennent des stands ou qui assistent à ces manifestations pour assurer leur bon déroulement, il n'y a rien de superficiel. Même si elles se rendent compte que «très peu de gens ont une demande spirituelle», l'important est d'être en contact avec eux et de transmettre une image positive de l'Eglise. L'une d'elles dit: «Un visage souriant de l'Eglise de Stuttgart.» Le reporter précisait que «les gens partent vite. Le succès est mitigé. Ils ne viennent pas pour écouter des discours religieux.» Les organisateurs le savent et cherchent à établir des liens entre le football et l'Eglise. «L'Eglise et le foot n'ont rien à voir. Mais il y a dans les deux une fascination, une foi. C'est là que parallèlement ils se rejoignent», disait un organisateur. Une organisation lancée par l'alliance protestante, Kickoff, soutient cette initiative et a deux buts: 1) sensibiliser les gens qui viennent voir le Mondial à l'existence des Eglises 2) unir les Eglises, faire avancer l'unité et consolider la collaboration entre l'Eglise catholique territoriale et l'alliance protestante.

Les bénévoles de cette organisation sont soumis à un code vestimentaire et éthique et ne doivent pas faire de prosélytisme. Ils proposent la visite des édifices religieux, pour des approches historiques, artistiques, teintées de catéchisme afin de toucher des gens de toutes confessions. Sur son site Internet, l'organisation proposait, pour chaque jour où un match se déroulait, une prière que chacun était invité à formuler durant la journée.³³ En voici un exemple:

Vendredi, 9 juin

Psaumes 57,3

L'Allemagne se confie en ses propres forces et en ses capacités. Pendant ces jours de la coupe du monde, nous voyons clairement les limites des efforts humains de sécurité. Dans les efforts des chrétiens de partager l'évangile à tant de monde, nous reconnaissons aussi notre dépendance de l'aide de Dieu et des prières des chrétiens du monde entier.

- Nous nous déclarons dépendants de l'action et de l'œuvre de Dieu pendant la Coupe.*
- Nous faisons confiance aux promesses de Dieu et aux prières des chrétiens.*
- Nous nous savons protégés entre les mains de notre Père céleste et connaissons sa bonne volonté pour la société allemande.*

Cet exemple nous montre que l'attitude des Eglises chrétiennes en général est très discutable. Tous ces discours sur la paix, l'amour, sont souvent ce que les gens veulent et ont besoin d'entendre, mais qui finalement ne les marquent pas. Ces discours sont un peu comparables à des remèdes qui agissent rapidement pour faire disparaître certains maux.

Ces remèdes n'empêchent pas les maux de refaire surface puisqu'ils ne sont pas conçus pour soigner la racine du problème. De même, les gens écoutent ces belles phrases qui font du bien sur le coup et les oublient, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le prochain besoin de réconfort se fasse sentir.

A juste titre, le journal *Le Monde* qualifie les Journées mondiales de la Jeunesse (JMJ), et par extension toutes les autres manifestations de ce genre, de «vitrine trompeuse.» L'article ajoute: «Elles n'ont jamais rempli les églises et les séminaires. Elles cachent des phénomènes de désaffection qui s'accroissent en France comme en Allemagne ou dans le reste de l'Europe. C'est le paradoxe: jamais l'Eglise ne se sera autant affichée et jamais elle ne se sera aussi mal portée.»³⁴ En effet, l'Eglise catholique est en perte de vitesse. Elle en est consciente mais se refuse à l'admettre. Les manifestations comme les JMJ ou le rassemblement de Taizé ne sont pas les seuls moyens qu'utilise l'Eglise pour essayer d'attirer les foules puisqu'elle en vient même à oublier ses principes moraux. Acceptant les mariages homosexuels, elle va à l'encontre des Ecrits sacrés qui devraient être son fondement, par crainte de perdre des ouailles qui, devenues homosexuelles, rejettent les lois bibliques et donc l'Eglise. Alors cette dernière change, modère ses propos et fait des concessions.

L'Eglise pense à assouplir les règles. Ainsi en témoigne cette «véritable révolution doctrinaire» sur laquelle est en train de discuter le Vatican concernant sa position sur l'utilisation du préservatif, alors qu'elle restait totalement fermée sur la question depuis 1968. Mais le préservatif resterait exclusivement utilisable dans le cadre matrimonial. *The Independent* explique la révision de cette loi: «Le Vatican, accusé par beaucoup de favoriser l'épidémie du sida en rejetant l'usage généralisé du préservatif, alors que c'est le seul moyen de lutte vraiment efficace, pourrait en modifiant sa doctrine ouvrir la voie à une régression de la maladie.» Dit ainsi, on pourrait croire que le Vatican modifie la loi sur l'utilisation de moyens de contraception pour des motifs humanitaires. Mais le journal dit bien que le Vatican est «accusé» finalement d'être à la source de la progression du virus. Le seul moyen de ne plus l'être serait de modifier la doctrine de la contraception pour basculer dans le camp des sauveurs, de ceux qui sont pour le maintien en vie des humains. Il est vrai qu'en Europe, on a bien du mal à comprendre que des gens attendent l'arrêt du Vatican sur de telles questions puisqu'on a écarté la religion de ce domaine depuis longtemps. Le journal *Newsweek* confirme justement: «Ces débats peuvent sembler des arguties sans intérêt. [...] Mais nombre de catholiques attendent des indications au sujet de cette question du préservatif, à laquelle ils ne comprennent au final pas grand-chose.» Ce journal ajoute que la question théologique de fond est de décider si «le recours à la contraception au sein du mariage

est intrinsèquement mauvais ou non.»³⁵ Mais enfin ! Si le Vatican n'a vraiment pas envie de modifier la loi sur le préservatif, il peut toujours se rappeler que son rôle a été et devrait être celui de donner des principes moraux, par exemple sur la fidélité dans le mariage, puisque les maris infidèles sont en grande partie responsables de la contamination des femmes en Afrique. Mais comme cette vieille méthode ne semble plus intéresser grand monde, l'Eglise essaye autre chose. La tendance est donc à la modernisation de la religion. Certaines religions essaient même parfois de récrire leur histoire pour qu'elle corresponde aux exigences de notre société.

Preuve en est le débat qui a lieu aux Etats-Unis concernant le contenu des manuels d'histoire. La concurrence entre religions est rude. «Les manuels d'histoire sont devenus l'enjeu d'une grande bataille, chaque groupe confessionnel œuvrant pour que sa religion soit présentée sous un jour meilleur», disait le *Wall Street Journal*.³⁶ En effet, juifs, musulmans et hindous «n'hésitent pas à tordre le cou à la réalité.» Il y a trente ans, les Etats américains n'entraient même pas en matière sur l'enseignement de l'histoire des religions. Mais peu à peu, «sous la pression des groupes confessionnels», les Etats veulent que le sujet religieux fasse partie des cours d'histoire. Dans un pays où les confessions se croisent, il n'est évidemment pas facile de parler de religion. Il faut être vigilant dans les propos tenus. Cependant parler avec tact ne doit pas signifier transformer la réalité. Prétextant ne pas vouloir froisser ou blesser les pratiquants de ces confessions, ces manuels scolaires abordent les religions sous un angle faussé, défigurant les faits. Le journal ajoutait : «La Hindu Education Foundation qui est liée à une organisation nationale-hindouiste d'Inde, a ainsi proposé de remplacer un passage où il était dit qu'autrefois en Inde «les hommes avaient beaucoup plus de droits que les femmes» par «les hommes avaient des droits et des devoirs différents. Il y a beaucoup de femmes parmi les sages auxquels furent révélés les Védas [textes sacrés].» Pour éviter donc que les manuels soient source de préjugés, les organismes confessionnels s'octroient le droit de récrire l'histoire et de mentir. Il faut absolument bannir tout ce qui pourrait ternir l'image d'une religion. La spiritualité n'entre plus en ligne de compte. La question est : comment faire pour que la société actuelle, qui prône les valeurs que sont l'égalité, la fraternité et la tolérance, accepte une religion qui pendant des siècles a banni de tels concepts ? Et nous nous demandons : si les garants de ces religions ont si honte de leurs agissements passés au point de vouloir les minimiser, voire de les effacer définitivement de l'histoire, pourquoi en faire partie ? C'est bien la preuve que ces religions ne s'assument pas et qu'elles transmettent un faux message et de cette nature découle son insignifiance.

Les différents faits exposés jusqu'ici, le délaissement des religions institutionnalisées, le syncrétisme, les religions orientales, les sectes et l'inventivité des religions en général ont tenté de donner un aperçu de la religiosité de notre époque, mais ont surtout démontré la fragilité de la croyance en général. Cette fragilité pousse par exemple les membres de certaines religions à défendre leurs croyances d'une manière démesurée et qui ne sert pas du tout leur but, c'est-à-dire à faire en sorte que leurs croyances soient respectées. Comment en effet être crédible si les faits, par exemple dans le cas des livres d'histoire des religions, sont dénaturés et faussés? Paradoxalement pourtant, bien des gens se préoccupent peu de savoir si ce qu'ils propagent est vrai, avéré, possible et en harmonie avec la croyance dont ils se réclament. Ce qui semble les intéresser est que leurs croyances soient «dans le vent.»

Prenons par exemple la fête de Noël. Chaque année, quelques jours avant sa célébration, radios et journaux rappellent l'origine de cette fête. Beaucoup de gens savent donc que Noël est une fête qui n'a rien à voir avec la naissance du Christ et qui ne concorde pas avec le récit biblique ou du moins qui n'est pas un enseignement biblique. Mais tout le monde passe outre cette vérité. Nous pouvons néanmoins imaginer que même si Noël avait un quelconque fondement biblique, cette fête n'aurait plus beaucoup d'importance spirituellement. Les paroles de Jean-Claude Guillebaud prennent alors toute leur signification: «Ce qui compte ce n'est plus le sens mais le mouvement.» Depuis bien des années déjà nous assistons à la commercialisation de Noël et cette période est caractérisée par une course effrénée aux biens matériels. Les gens parlent aussi de l'«esprit» de Noël qui devrait nous inciter à l'amour, à la compassion, à la gentillesse, à la compréhension, au pardon... etc. Cet esprit se manifeste à peu près jusqu'à nouvel an, avec une multitude de bonnes résolutions qui se verront rarement réalisées. Combien de fois entendons-nous la phrase suivante: «C'est Noël, je fais un effort,» vis-à-vis d'une personne dénigrée le restant de l'année. Hypocrisie générale... Et une fois la période passée, toutes les illusions retombent, il faut passer à autre chose. Pourquoi ne pas manifester cet état d'esprit tout au long de l'année? Noël n'est qu'un transit, un tunnel et un tunnel a toujours une sortie. C'est une consolation, une illusion qui inspire un peu d'espoir ne serait-ce que pour une courte période. Pour comprendre ce phénomène, revenons à ce que disait Guillebaud plus haut en parlant de mouvement. Si nous cherchons la signification du mot «mouvement», le dictionnaire nous dit qu'il exprime, à part un déplacement constant, l'élan, l'émotion, l'impulsion, la passion et ces sentiments sont caractérisés par le fait qu'ils sont brefs, temporaires, transitoires ou provisoires. Pour parler de cette furtivité, Guillebaud utilise encore un autre terme et dit:

«La croyance s'est métamorphosée pour devenir un «engouement». Si le mouvement implique que l'on ne s'arrête pas, l'«engouement» traduit «les sentiments favorables et excessifs que l'on conçoit pour quelqu'un ou quelque chose.» Noël est un de ces «engouements» partagés par la presque totalité de la planète.

Jean-Claude Guillebaud nous explique la problématique de ces engouements: «Tous les engouements allient la force de l'expression et la fragilité des contenus, le parler gros et le penser petit.» Cette phrase est une belle description de notre époque où les croyances sont bien souvent «superficielles et zappeuses». Il n'y a plus de stabilité et de permanence dans la croyance puisque cela est souvent perçu comme rétrograde. Et cette superficialité mène indubitablement à l'insignifiance. Pour illustrer cela, parlons du syncrétisme et des commentaires qu'il suscite chez certains intellectuels. Eric-Emmanuel Schmitt, qui aime à parler «d'individualisme», dit apprécier que «les gens cherchent par eux-mêmes, c'est très sain et pas du tout fait dans un esprit de consommateur.» Que les gens cherchent par leurs propres moyens des réponses, ou une voie spirituelle, sans avoir besoin de chaperon, est un signe de responsabilité certes. Néanmoins nous pouvons sans aucun doute contester les dires de Schmitt selon lesquels les gens ne fondent pas leur démarche sur la consommation. Les faits montrent que la religion n'est plus comprise dans l'identité de la personne mais dans ce qu'elle possède, elle est un bien comme un autre. Nous sommes devenus des consommateurs de croyances. Remarquons simplement que les gens passent d'une religion à l'autre, vont voir ce qui se passe sans jamais s'accrocher, s'enraciner, de la même manière qu'ils choisissent un nouveau gadget électronique. Le succès que remportent les livres sur les différentes spiritualités, y compris les livres de Schmitt, témoigne de cette attitude nouvelle...

Pour sa part, François Varillon explique: «Il est tout à fait légitime de chercher un point de vue supérieur qui permette d'harmoniser ce qu'il y a de vérités partielles dans certains systèmes de pensée. [...] Mais c'est tout autre chose d'ajuster, tant bien que mal, des lambeaux de doctrines comme une sorte de mosaïque philosophique, sans mesurer exactement l'erreur de la vérité.» Les engouements ne nous laissent pas le temps d'examiner nos sentiments et croyances et ainsi de mesurer l'erreur de la vérité, ce qui est réellement primordial³⁸. L'encadré de Michel Lacroix, paru dans le *Monde des Religions*, dans un dossier qui se penchait sur la question du religieux au XXI^e siècle, énumère encore d'autres problèmes que pourrait générer le syncrétisme.

Nous constatons donc que la croyance est vue comme un bien et, comme la plupart de nos biens n'influencent pas nos choix et ne nous aident pas à réfléchir, la croyance n'influencera donc plus un individu dans sa vie et dans son comportement puisqu'elle n'est qu'une chose et non plus une force qui devrait l'animer et le guider. Nous avons en effet,

Philosophe et enseignant à l'université d'Evry (Essonne). Michel Lacroix est un observateur attentif des religions et des spiritualités contemporaines.

Il a écrit plusieurs ouvrages sur ce thème, parmi lesquels : L'idéologie du New Age ; Le Développement personnel, du potentiel humain à la pensée positive : Le Culte de l'émotion (tous édités chez Flammarion). Il pointe ici les principales dérives qui guettent, selon lui, les quêtes spirituelles contemporaines.

Le «zapping» spirituel

«Comme si le monde entier était à sa disposition, l'individu contemporain essaie un peu de ceci, un peu de cela. Au final, il ne suit rien à fond. C'est le règne du bricolage et le signe d'une dispersion horizontale en lieu et place d'un enracinement vertical», estime Michel Lacroix.

L'obligation de résultat

La spiritualité devient, selon le philosophe, un bien de consommation comme un autre. Souhaitant «en avoir pour son argent», le client est à la recherche de résultats immédiats et de «rentabilité».

La «technicisation»

Dans ce type de quête, Michel Lacroix retrouve les mêmes dérives auxquelles notre société est confrontée, notamment la technicisation. «Comme si la spiritua-

lité relevait du domaine du contrôlable, beaucoup de personnes estiment que la vie spirituelle n'est possible que si l'on a à disposition les techniques éprouvées», souligne-t-il.

Le leurre de l'autosuffisance

Considérant qu'il a un «potentiel» spirituel, l'individu estime alors pouvoir faire les choses lui-même. Cette attitude, selon Michel Lacroix, ouvre la voie au rejet de l'idée de transcendance et expose l'individu à un risque de toute-puissance.

Un rapport ambigu à l'ego

«Dans les nouvelles formes de spiritualité, je perçois une conception d'un ego sans frontières», estime le philosophe. Dans une époque déjà dominée par l'individualisme, cette attitude conduit, selon lui, à un renforcement de l'égoïsme.

Un attrait exacerbé de l'ailleurs

«J'ai l'impression que l'on néglige ce qui est proche de nous, notamment la tradition judéo-chrétienne qui a pourtant des atouts fabuleux, regrette Michel Lacroix. L'individu contemporain préfère toujours aller chercher ailleurs.» Le désir de l'universalité, en soi positif, peut conduire à un syncrétisme de pacotille.

besoin de croire. Nos croyances donnent un sens à notre vie. «Le fait de croire est constitutif du principe d'humanité» a dit Guillebaud. Dans son livre, il cite Jacques Ellul qui, en quelques lignes, nous fait bien comprendre que ce sont nos croyances qui nous font, qui nous construisent, que nous soyons chrétien, musulman, athée ou agnostique (Voir encadré «Si je ne crois rien»). Justement donc, contrairement à ces croyances frivoles que sont les «engouements», nous avons besoin de croyances fortes, c'est-à-dire de convictions.

« Si je ne crois rien... »

« Je comprends mal ces querelles furieuses entre ceux qui croient en un dieu transcendant, ou un dieu qui représente des forces naturelles, ou un dieu qui s'exprime par la bouche d'une pythie... Cela importe si peu. Et ceux qui se prétendent athées ou agnostiques ont encore vaguement (et quelquefois explicitement) une référence à un destin ou à une fatalité, quand ils ne remplacent pas le dieu traditionnel par leurs croyances dans la Science. Ce mot croyance est central. Je ne dis pas que l'homme est un animal religieux, il est seulement croyant. Le mot «croire» s'applique à tout. Nous croyons tout et tout repose sur la croyance. Les vérités scientifiques? Mais je suis obligé de croire, car je suis incapable de prouver par moi-même ce qui a été démontré. Et dans les relations de la vie quotidienne, la croyance joue constamment un rôle premier: il n'y a pas de communication possible, pas la moindre conversation si je ne crois pas ce que l'autre est en train de me dire. Même le désaccord, la discussion reposent sur la croyance que l'autre a dit quelque chose qui mérite d'être discuté: si je ne crois rien, je hausse les épaules et je m'en vais. »

Jacques Ellul, Islam et Judéo-Christianisme

«La force de conviction»

Selon le dictionnaire, la conviction a pour synonymes l'assurance, la certitude, la confiance et la croyance. La conviction est donc une opinion assurée et consolidée. Nous pourrions encore ajouter que la conviction est une idée qui a été nourrie et enrichie par d'autres idées, méditée en somme. Il a fallu du temps pour la construire. La conviction n'a donc rien à voir avec l'engouement. La conviction demande des efforts et un engagement volontaire et constant. C'est une recherche constante de la vérité et de la certitude même si ces aspects ne sont que très partiellement atteignables. Les contraires de la conviction, selon le dictionnaire, sont le doute et le scepticisme. En fait, les deux attitudes indispensables à une croyance forte.

En effet, sans les doutes, les objections et les interrogations, il est très difficile de se rendre compte de la solidité d'une croyance. Il faut réussir à affronter les assauts contraires à notre croyance afin de la renforcer et de la raffermir. Mais cela ne veut pas dire que nos croyances doivent se muer en certitudes figées. Nous pourrions appeler ce stade de la réflexion la remise en question et la mise à l'épreuve qui font appel à

notre esprit critique et qui sont absolument salutaires car ils sont les garants d'une croyance mûre, mesurée et réfléchie, qui empêchent aussi de tomber dans les pièges du fanatisme ou de l'insignifiance. D'ailleurs quelques intellectuels souhaitent voir ce retour à une lucidité de la croyance, qui ne peut le devenir qu'à l'aide d'un questionnement profond, et qui peut mener à être à contre-courant des idées couramment admises, peu importe la confession. En voici deux exemples.

Dans son excellent article paru dans *Le Monde des Religions*³⁹, Jean Mouttapa s'interroge :

C'est être religieusement incorrect, de nos jours, que de ne pas s'ex-tasier devant la victoire de la « nouvelle évangélisation », c'est faire preuve d'une coupable insensibilité et d'un rationalisme désuet que de ne pas verser une larme devant les foules dévotes clamant Santo Subito! Celui qui ose rester en retrait face aux grands enthousiasmes populaires des JMJ, de Lourdes ou de la place Saint-Pierre s'expose à la pire des injures en notre époque dite démocratique : « Elitisme ». Si, en outre, il semble faire la moue devant l'exaltation quelque peu surfaite de centaines de milliers de jeunes, il se verra ipso facto qualifié de ringard. Et si, enfin, faute suprême, il prétend critiquer cette religiosité populaire au nom de l'Évangile, s'il décèle des éléments de paganisme dans ces pratiques bigotes, s'il suspecte des relents d'idolâtrie dans une certaine vénération excessive du pape, alors son compte est bon : beaucoup de ses coreligionnaires crieront à la trahison.

*[...] A l'heure où les publicitaires et les intellectuels les plus mé-créants se déclarent volontiers épatés par le savoir-faire médiatique de Rome, il est mal vu, surtout de la part d'un catholique, de faire la fine bouche : les protestants évangélistes et les imams intégristes n'em-ploient-ils pas des méthodes bien pires pour attirer à eux les foules ? Mais là est toute la question précisément : **l'Évangile a-t-il pour vocation de plaire à tout prix au plus grand nombre, et à force de vouloir convertir tout le monde, l'Église ne risque-t-elle pas de devenir mondaine ?** (C'est moi qui souligne). La problématique n'a rien perdu de son actualité cruciale depuis la prétendue conversion de l'empereur Constantin – qui convertit plutôt l'Église aux pratiques de l'Empire ro-main. Mais il semble qu'aujourd'hui, pour masquer la crise réelle du christianisme, on cherche à faire passer ce genre d'interrogations au se-cond plan. L'essentiel est de faire nombre, et que le monde le sache ! L'assemblée des disciples de l'Évangile se réduira-t-elle au flot mièvre de ces « foules sentimentales, assoiffées d'idéal » que chantait naguère Alain Souchon ? Laissez-moi espérer un christianisme moins bien-pen-sant, plus discret et conscient de son essentielle fragilité...*

Jean Mouttapa a su résumer la situation : l'Église se médiatise et, en faisant des compromis, elle s'éloigne de son véritable but : enseigner les Écritures. De la sorte elle fait croire que les Écritures permettent tout ou

du moins s'adaptent. Or Jean Mouttapa ne pense pas que ce soit à la *Bible* ou à l'Eglise de s'adapter mais que cela est bien le rôle des fidèles. Le dictionnaire définit par mondain ce qui appartient au monde, au siècle, qui est opposé au sacré et au religieux, qui est même profane, attaché aux vanités du monde. Cette mondanité est proposée par l'Eglise. Nous parlions avant de superficialité et nous constatons maintenant qu'elle émane directement des Eglises.

Oui justement, que l'on ne se fâche pas à de tels constats sur l'Eglise catholique, puisque presque toutes les religions sont atteintes du même problème: le manque d'autocritique. Dans l'Islam, il existe, par exemple, une minorité de musulmans conservateurs, car plus attachés au respect des lois (des Chiïtes), qui semble être à l'origine de nombreux soulèvements qui ternissent l'image de l'Islam et font passer tous les musulmans pour des terroristes. Les coutumes et le nationalisme sont à l'origine de ces problèmes. La spiritualité n'a presque plus lieu d'être.

Les intellectuels musulmans tiennent alors les mêmes propos que Mouttapa. Ils veulent rétablir la véritable signification de l'Islam et déplorent l'absence de critique et de remise en question. Naser Khader, «une des personnalités danoises les plus en vues», selon le *Berlingske Tidende*⁴⁰, se désole de constater que beaucoup de ses coreligionnaires pensent que «seuls quelques individus hautement qualifiés – les «exégètes» – ont le droit de se prononcer sur l'Islam.» Une femme qui lui répondait en réaction à l'un de ses articles disait: «Nous, musulmans, qui n'avons pas de grandes connaissances sur l'Islam, nous devons faire attention à ce que nous disons sur l'Islam. Nous ne sommes pas des spécialistes, et c'est haram (interdit) d'interpréter le *Coran* comme bon nous semble. Ou bien de l'interpréter d'une manière qui plaise aux non-musulmans.» Nous comprenons que cette musulmane ne souhaite pas une mauvaise interprétation du *Coran*. Mais elle dit elle-même qu'elle ne connaît pas l'Islam, comment peut-elle dès lors savoir ce qui est vrai ou ce qui est faux? En écoutant son imam peut-être. Mais comment être sûr qu'il interprète le *Coran* comme il se doit? En se basant sur les années d'études qu'il a accomplies? Et pourquoi pas en vérifiant par soi-même? Peut-être cela demande-t-il trop d'efforts. Naser Khader conclut son article ainsi: «Chers consœurs et confrères: réveillez-vous, pensez par vous-mêmes. [...] Allah dit dans le *Coran* que l'homme a un cerveau pour distinguer le bien et le mal. Servez-vous-en.»

Effectivement, puisque bien peu de musulmans connaissent leur religion, comme tant de chrétiens la leur, beaucoup ignorent ou ont vaguement entendu parler de l'époque où «la civilisation arabo-musulmane a été à la pointe de la modernité (VII^e au XIII^e siècle)»⁴¹ et ce dans de nombreux domaines: astronomie, mathématiques, physique, chimie, médecine, philosophie, architecture, botanique et histoire, – qui intégraient une grande part de recherches intellectuelles. Le déclin de cette

civilisation est survenu à partir de 1019 quand le calife de Bagdad Al Qadir «prend une décision politique en utilisant la religion: il fait lire au palais une profession de foi appelée, «l'Épître de Qadir», dans laquelle il condamne la doctrine du «Coran créé», interdit les exégèses et fixe le credo officiel. Il «ferme la porte de l'ijtihad (effort de recherche personnel)». Il tue ainsi l'esprit critique et encourage le taqlid, l'«imitation servile», au détriment de l'innovation.»⁴²

Les «nouveaux penseurs de l'Islam» ont justement à cœur de rétablir l'ijtihad. Gamal Al-Banna, fils de Hassan Al-Banna, fondateur des Frères musulmans, interviewé par *Tel quel* explique:

Le Coran [...] est un outil qui appelle à l'effort, à l'ijtihad et à la réflexion. Il ne peut reposer sur la seule transmission aveugle de père en fils. C'est cette dernière approche qui est privilégiée aujourd'hui, et c'est de là que vient le danger. Le salafisme signifie une lecture conservatrice, passéiste de l'islam. Le retour aux sources de l'islam signifie autre chose: comprendre le contexte social, et même économique-historique, qui a enfanté la Coran. Aucune comparaison n'est possible entre ces deux approches. Quant à la charia, rien ne dit que c'est un texte sacré. La charia est une base de travail, il faut en garder les lois compatibles avec notre époque, et changer, voire éliminer les lois qui ne sont pas, ou ne sont plus justes. Le retour aux sources n'est pas un retour au salafisme, mais à la raison, à la sagesse de l'esprit. Parce que l'essence même de l'Islam, et je dirais même de toute religion, ce n'est pas le texte sacré mais le cerveau humain. C'est l'homme qui prime. Et l'homme, c'est l'esprit, c'est la réflexion, c'est le renouvellement. En privilégiant l'approche inverse, figée, on perpétue les khorafat (les fables).⁴³

C'est ce qu'ont oublié grand nombre de musulmans. Sans interrogation, le texte sacré ne sert à rien. Il doit faire réfléchir et réagir l'homme. Si le pratiquant considère sa religion comme une liste de coutumes et d'ordres à respecter sans les avoir examinés, ces croyances ne sont basées sur rien. Cependant Gamal Al-Banna va loin quand il préconise d'éliminer toutes les lois qui ne sont pas justes. Il ne reste plus qu'à convaincre tous les musulmans de cette nécessité de changement et que le *Coran* lui-même encourage à la tolérance et à la coexistence. «Ceux qui croient, ceux qui pratiquent le Judaïsme, ceux qui croient en Dieu et au dernier Jour, ceux qui font du bien: voilà ceux qui trouveront leur récompense auprès du Seigneur,» dit le *Coran*.⁴⁴

L'autocritique est donc bonne, essentielle même. C'est ce que Sartre appelait le «moi divisé.» Pour illustrer ce concept, il faut s'imaginer un individu en quelque sorte capable de sortir de lui-même et de s'analyser objectivement. Tâche difficile mais salutaire. Cela implique d'être exigeants envers nous-mêmes et nos croyances. Ne nous contentons pas de traditions dénuées de sens, ou alors, si des traditions devaient exister, elles devraient rappeler des événements précis, importants, et se revêtir

d'une signification profonde afin qu'elles nous poussent à nous remettre en question et à agir sur nous-mêmes. Si ces traditions restent des engouements, elles ne méritent pas notre considération. C'est à de telles conditions que nous arriverons à construire des croyances fortes et durables, car lorsque l'on donne du sens à sa croyance, c'est un argument de plus pour qu'on la respecte.

Il s'agit encore de respecter celle des autres. Ce principe ne va pas de soi, même s'il le devrait. Les nombreux débats politiques sur le multiculturalisme et ses problèmes le montrent. Christine Barré en a aussi parlé⁴⁵: «Du côté des politiques, le multiculturalisme pose problème: la prise en compte des diverses appartenances religieuses ne risque-t-elle pas d'être source de tensions, de divisions exacerbées? La présence de l'Islam, religion affichée, très revendiquée par rapport à une adhésion chrétienne et même juive plus discrètes, préoccupe. Or, enseigner l'Islam, c'est marquer la légitimité de sa présence sur sol européen. C'est donc un moyen de reconnaissance, une démarche d'intégration face à des attitudes de rejet.» Le multiculturalisme suscite la peur et cela est souvent dû à l'ignorance et à l'indifférence. Christine Barré nous propose une solution, qu'il serait intéressant de prendre en compte: il faudrait un enseignement des religions à l'école ou plutôt au lycée, comme elle le préconise, afin que les élèves puissent apprendre «à vivre et à travailler en coopération avec des femmes et des hommes qui ne partagent pas les mêmes convictions en matière de religion»⁴⁶ et qu'ils comprennent «comment ce que l'autre croit le fait vivre.» C'est grâce à une compréhension mutuelle et au dialogue que de nombreux problèmes se résolvent.

La place que nous laissons au religieux et à la croyance est très importante. Globalement, nous pourrions dire qu'il règne une religiosité ambiante mais qu'elle a de fragiles fondements. Les exemples cités plus haut ont montré aussi que ce sont les institutions mêmes qui souvent inspirent cette superficialité en organisant par exemple de grandes manifestations telles que les JMJ et bien d'autres. Nous avons vu que bien des religions vont à l'encontre de leurs propres enseignements. C'est pourquoi de nombreuses personnes se sont trouvées désespérées, ce qui a amené la société à se fabriquer des croyances, souvent fragiles car instables.

Il faudrait néanmoins réussir à inverser les tendances. La croyance devrait avoir plus de place que la religiosité. Nous devrions tous prendre le temps d'analyser nos croyances, leurs fondements et l'importance qu'elles ont pour nous. Nos croyances doivent nous servir de repères. Comme j'ai tenté de le faire comprendre, ce n'est pas toujours la multitude des confessions et des croyances qui pose problème, mais plutôt ce qu'elles deviennent et le sens qu'elles revêtent. Nous pourrions parler aussi des actes qui en découlent. Une croyance, si elle est vraiment

ancrée en nous, doit nous pousser à agir dans le sens de ce que nous avons appris. C'est ce qui se passe pour les kamikazes, c'est vrai, et il est donc bien difficile aussi de fixer les limites des actes qui sont acceptables de ceux qui ne le sont pas. Car ce que l'un considérera comme un acte de foi, l'autre le considérera comme un acte terroriste. C'est malheureusement à cause de personnes qui ont des croyances instables et qui sont dirigées aveuglément par celles-ci que les lois existent et que les hommes ont dû fixer une limite entre les actes acceptables et ceux qui ne le sont pas. Ceci montre bien que nous avons besoin de contraintes pour vivre en société. Les lois nous interdisent de tuer quelqu'un parce que cela touche à sa vie, mais notre conscience devrait nous indiquer aussi que c'est mal.

Moralement, nous nous interdisons un tel geste. Mais si quelqu'un n'a pas reçu ce principe et pense qu'il est bien de tuer, qui l'en empêchera, sinon les règles et les lois? Cet exemple montre d'une part que la subjectivité du bien et du mal tant prêchée aujourd'hui a des limites et qu'elle doit en avoir, sinon tout le monde arriverait à justifier n'importe quel crime ; d'autre part, si tout devient subjectif, si nous avons le choix entre tuer et ne pas tuer, cela implique qu'il faut instaurer des règles encore plus strictes, puisqu'il ne serait plus possible de faire confiance à notre conscience et à notre morale. A ce moment-là, il n'est plus du tout question de choix, mais d'obligations. L'actualité nous le montre lorsqu'il est question d'alourdir les peines de jeunes mineurs ou de les juger comme des adultes dans certains cas. Parce que l'on voit une augmentation de la violence chez les jeunes, qui est souvent due à un manque de repères, et pour maintenir tout de même l'ordre, il faut des règles plus strictes. Guillebaud l'a bien exprimé: «Quand la morale est rejetée, le code retrouve son empire.»⁴⁷ Si donc nous ne voulons pas d'une société totalement codifiée, il est important de modeler notre conscience et notre morale à partir de convictions réfléchies et méditées, qui doivent être des guides sûrs et nous permettre de vivre en société. Quelques principes suffisent à résumer beaucoup de lois. Il faut donc inculquer ces différents principes aux plus jeunes, dès leur plus jeune âge.

Gülşen Yildirim est née en 1989, vit à Delémont et a obtenu sa maturité au Lycée cantonal de Porrentruy en juillet 2007. Elle va entreprendre prochainement la formation de spécialiste en information documentaire.

NOTES

¹ Jean-Claude Guillebaud, *La force de conviction*, Editions du Seuil 2005, coll. Points, p.140-141.

² Michel Onfray cité dans *l'Hebdo* du 10 février 2005, p.70, 71.

³ Se référer au dossier *Le paysage religieux en Suisse* publié par l'Office fédéral de la statistique, p.14.

⁴ Tiré du bimensuel *La Tour de Garde* du 15 décembre 1994, p.28, publié par les Témoins de Jéhovah.

⁵ Op. cit.

⁶ Op. cit.

⁷ Op. cit.

⁸ Jean-Claude Guillebaud, *La force de conviction*, Editions du Seuil 2005, coll. Points, p.209.

⁹ p.133.

¹⁰ Se référer à l'interview de Cyril Dépraz à Roland Campiche paru dans le livre *Quand les sectes affolent*, aux éditions Labor et Fides, 1995.

¹¹ *Le Monde des religions*, septembre-octobre 2005, N° 13, article de Régis Debray, p. 24-25.

¹² *Le Monde des religions*, novembre-décembre 2004, p.3.

¹³ *Évangile selon Matthieu* 5 :44, Traduction du Monde Nouveau.

¹⁴ *Sourate* 17 : 28, 37.

¹⁵ Cité dans *L'Humanité à la recherche de Dieu*, publié par les Témoins de Jéhovah.

¹⁶ <http://www.thercg.org/fr/bic/rcgbic-010-fr.html>, site de l'Eglise restaurée de Dieu ou dans le livre *Comment raisonner à partir des Ecritures?*, 1989, Allemagne, éditée par Les Témoins de Jéhovah, p.123, on trouve cette explication: Le mot «enfer» apparaît dans de nombreuses versions de la Bible. Certaines traductions lui préfèrent «le tombeau», «le séjour des morts», etc., alors que d'autres se contentent de transcrire les termes originaux parfois rendus par «enfer», ce qui revient à dire qu'elles les rédigent dans notre alphabet, mais sans les traduire. Quels sont ces termes? Il s'agit de l'hébreu *she'ôl* et de son équivalent grec *haidès*, qui désignent non un lieu de sépulture individuel, mais la tombe commune aux morts. Citons encore le grec *géénna*, qui est employé comme symbole de la destruction éternelle. Toutefois, dans la chrétienté comme dans de nombreuses religions non chrétiennes, on enseigne que l'enfer est un endroit peuplé de démons, où les méchants sont punis après leur mort (et où, au dire de certains, ils subissent des tourments).

¹⁷ Jean-Claude Guillebaud, émission Hautes Fréquences, RSR la 1^{re}, 6 août 2006. Pour en savoir d'avantage, lire *La force de Conviction* (2005) et *Le goût de l'avenir* (2003), tous deux parus aux éditions du Seuil.

¹⁸ Rolf Hafner, commentaire paru dans *Le Quotidien jurassien* du 6 août 2005.

¹⁹ Op. cit.

²⁰ Guéshé Rabten, cité dans *l'Hebdo* N°52 de la semaine du 24 décembre 2004, p.14.

²¹ Bhikkhu Subhadra cité dans *L'Humanité à la recherche de Dieu*, publié par les Témoins de Jéhovah.

²² Roland Campiche, *Quand les sectes affolent*, p. 49.

²³ Op. cit.

²⁴ Roland Campiche, *Quand les sectes affolent*, p.16.

²⁵ Op. cit.

²⁶ Pour connaître le parcours de Nicole Schneider, lire *Sept ans sous l'influence*, Editions Mon Village S.A, 2002.

²⁷ Op.cit.

²⁸ Roland Campiche, *Quand les sectes affolent*, p.15

- ²⁹ Op. cit.
- ³⁰ Op. cit.
- ³¹ Cité dans *LQJ* du 19 août 2005, p.18.
- ³² RSR la 1^{re}, émission Hautes-Fréquences du 2 juillet 2006.
- ³³ <http://kickoff2006.org>, 23 septembre 2007.
- ³⁴ Cité dans *LQJ* du 22 août 2005, p.3.
- ³⁵ Propos tirés du *Courrier International* du 5 mai 2006.
- ³⁶ Cité dans le *Courrier International* du 23 février au 1^{er} mars, N° 799.
- ³⁷ Expression empruntée à Jean-Claude Guillebaud dans son livre *La force de conviction – A quoi pouvons-nous croire?*, Editions du Seuil 2005, coll. Points, p.233-236.
- ³⁸ Numéro de septembre-octobre 2005 N°13.
- ³⁹ *Le Monde des Religions*, septembre-octobre 2005, p. 23.
- ⁴⁰ Cité dans le *Courrier International* du 4 mai 2006, N° 809.
- ⁴¹ *Doit-on craindre l'Islam?*, par Paul Balta, chapitre 5.
- ⁴² Op. cit.
- ⁴³ Cité dans le *Courrier International* du 4 mai 2006, N° 809.
- ⁴⁴ *Sourate II*, 62, cité dans *Doit-on craindre l'Islam?*, par Paul Balta, chapitre 4.
- ⁴⁵ Lire l'article de Christine Barré *L'enseignement de la Science des religions au lycée*, paru dans les *Actes 2005 de la SJE*, p. 169-178.
- ⁴⁶ Op. cit.
- ⁴⁷ Jean-Claude Guillebaud, *La force de conviction*, Editions du Seuil 2005, coll. Points, p.121.